

AVANT-PROPOS

Pourquoi proposer au public une nouvelle biographie de Caligula (12-41 apr. J.-C.) ? Difficile d'éluder cette question puisque, dans les trente dernières années, pas moins de sept ouvrages de ce type – dont deux en langue française – sont venus compléter les rayonnages d'une bibliothèque caliguléenne déjà bien fournie. À ces études, dont certaines sont au demeurant de grande qualité, on serait *a priori* tenté de penser qu'il n'y a aujourd'hui pas grand-chose à ajouter, d'autant plus qu'aucun document récemment découvert n'est venu éclairer sous un jour totalement nouveau le règne de celui qui fut le troisième empereur de Rome ; à moins qu'à partir des mêmes sources que celles utilisées par leurs auteurs, on ne prenne le parti d'étudier la vie et la personnalité de ce monarque dans une tout autre perspective que celles adoptées jusqu'à présent. Or il s'agit précisément là de l'ambition du présent ouvrage ; et pour la comprendre, il est nécessaire d'examiner brièvement le dossier historiographique du souverain.

À lire les quelques milliers de pages consacrées à Caligula, on se rend aisément compte que, depuis la fin du XIX^e siècle, les historiens oscillent entre deux grandes attitudes à son égard, ou plus exactement à l'égard des témoignages antiques dont ils disposent pour retracer sa brève existence. Avec plus ou moins de nuances, la première consiste à prendre au pied de la lettre ce que rapportent à

son propos les Anciens, lesquels le présentent comme l'archétype même du tyran, à la fois extravagant, excessif et cruel. C'est dans cette veine que s'inscrit la plus ancienne des biographies de Caligula, celle que publia en 1894 l'historien allemand et futur prix Nobel de la Paix, Ludwig Quidde (1858-1941), sous le titre *Caligula, Eine Studie über römischen Cäsarenwahnsinn – Caligula, étude d'un cas de folie césarienne à Rome* ainsi qu'est intitulée sa traduction française, parue en 1914 dans les pages du journal *L'information*. Un siècle plus tard, c'est encore ce sillon que creuse Arther Ferrill, alors professeur à l'Université Washington de Seattle, dans son *Caligula, Emperor of Rome*, édité en 1991.

Si l'ouvrage de L. Quidde peinait à dissimuler sa réelle nature, celle de libelle à valeur politique, comparant implicitement l'empereur julio-claudien à Guillaume II d'Allemagne, celui d'A. Ferrill s'affirme quant à lui ouvertement comme un pamphlet historiographique, dont l'objet principal est de dénoncer toute volonté de réhabiliter le souverain romain, tentation à laquelle avaient cédé de nombreux historiens dans les décennies précédentes. Le jugement qu'il porte sur Caligula dans l'épilogue de son étude est ainsi sans appel :

L'héritage laissé à Rome par Caligula fut insignifiant. Il n'offrit à ses sujets rien de durable, ni de remarquable. S'il entreprit quelques projets de constructions et prit un certain nombre de décisions d'ordre administratif, ses réalisations furent pour l'essentiel négatives [...]. Sa principale œuvre, du moins si l'on peut réellement employer ce terme, fut d'accroître le caractère autocratique du principat. Certaines des rumeurs qui nous ont été transmises à son propos pourraient ne pas être vraies, mais le simple fait qu'elles aient largement circulé suffit à démontrer ce que pensaient de lui ses concitoyens et constitue un accablant témoignage qui ne peut être sans conséquences sur le verdict prononcé par le grand tribunal de l'Histoire. Rarement aussi peu de bien aura été fait par un personnage concentrant une telle puissance, et il n'y eut guère de souverains dans l'histoire du monde qui

furent aussi fous, cruels, vaniteux et injustes que l'empereur romain Caligula.

Ferrill 1991, p. 164-165.

S'il accepte également sans réserves majeures le témoignage des Anciens, il sera difficile au lecteur contemporain de ne pas arriver à la même conclusion que celle que ne cesse de marteler A. Ferrill tout au long de son ouvrage, à savoir que Caligula était tout simplement fou. Et, avec la distance de près de deux millénaires, cet éloignement qui confère presque inmanquablement une coloration aberrante à des actions qui ont pourtant pu paraître parfaitement cohérentes aux hommes du temps, il ne manquera sans doute pas de penser également que « sa démence n'avait rien de commun avec la folie et la cruauté calculées d'un Hitler, d'un Staline ou d'un Tojo ; elle était sauvage, arbitraire et irrationnelle » (*ibid.*, p. 8).

La folie comme clé d'explication du règne de Caligula : l'hypothèse était déjà défendue par L. Quidde. Mais alors qu'A. Ferrill demeure délibérément vague quant à la nature précise des névroses du monarque romain, le savant allemand entendait quant à lui en donner une définition clinique. Pour cela, il opérait à la manière d'un médecin, en deux temps. L'examen des manifestations du mal, tout d'abord : « folie des grandeurs poussée jusqu'à la déification de soi-même », écrivait-il, « mépris de toute barrière légale et de tous droits d'autrui, cruauté absurde, brutale et sans motifs ». Le diagnostic ensuite : « on a coutume de parler de folie césarienne comme d'une forme particulière d'aliénation mentale ; le cas [...] que nous présente Caligula est absolument typique ». L'empereur aurait donc été atteint de « *Cäsarenwahnsinn* », une affection propre aux autocrates et que caractérisent la mégalomanie, la paranoïa et la férocité ; des tares certes assemblées dans d'autres types de démence, mais « la différence consiste [...] en ce que la situation de souverain fournit aux germes de ces penchants un terrain particulièrement favorable, leur permet d'atteindre un développement qui serait irréalisable partout ailleurs, et peut ainsi déterminer des actes monstrueux, d'une énormité sans pareil ». Et l'énormité de ceux commis par Caligula fut telle,

concluait l'auteur, que l'on doit le considérer comme le parangon même du « fou césarien », celui en qui « tous les symptômes qui ne se rencontrent que chez plusieurs souverains différents sont réunis » (Quidde 1928, p. 27 ; 30).

Confronté au « dossier Caligula », L. Quidde troquait donc ses vêtements d'historien contre ceux du psychiatre ; par un juste retour des choses, quelques psychiatres ne tardèrent pas à endosser à leur tour le costume d'historien. En effet, on ne compte plus les publications également destinées à établir un diagnostic *a posteriori* permettant de comprendre les dérèglements du prince, mais rédigées cette fois par des hommes de l'art. Pour certains d'entre eux, ils auraient été le fruit de la schizophrénie ; pour d'autres, ils témoigneraient d'un profond état de dépression ; pour d'autres encore, il faudrait y reconnaître les conséquences d'une virulente hyper-anxiété, associée à quelque forme de manie. Mais son cas relevait-il réellement du seul domaine de la psychiatrie ? Nullement, répondirent des spécialistes d'autres disciplines médicales, affirmant que ses désordres avaient pour origine une maladie héréditaire ou contractée durant les premiers mois de son règne. « Si Caligula vivait de nos jours, écrivait ainsi Robert S. Katz, il serait certainement soigné par un endocrinologue plutôt que par un psychiatre » (Katz 1972, p. 225) ; selon lui, en effet, seuls des troubles hormonaux, et en particulier une hyperthyroïdie, permettraient d'expliquer son comportement. On invoqua également l'épilepsie, dans sa forme que l'on appelle communément le *Petit mal* ; on parla aussi d'une encéphalite épidémique ; on mit enfin ses débordements sur le compte de l'alcoolisme. À dire vrai, on n'en finirait pas de dresser la liste des hypothèses de ce genre et de faire l'histoire des controverses, parfois virulentes, auxquelles elles donnèrent naissance.

Quoi qu'il en soit, les prétendues déviances de l'empereur ne pouvaient pas non plus laisser longtemps indifférents les partisans de la psychanalyse. Dès 1930, un ami de Sigmund Freud, le Viennois Hanns Sachs (1881-1947), publiait ainsi sa propre biographie du souverain. Intitulée *Bubi ou l'histoire de Caligula*, elle prétendait démontrer que les malheurs qui avaient frappé le jeune enfant qu'il

fut, ce *pupus* qui donne son titre à l'ouvrage – *Bubi*, qui en dérive, peut être traduit de l'allemand par le « môme » –, avaient eu pour conséquence de le priver de son « moi » véritable ; après avoir accédé au trône, il n'aurait été qu'un être vide, suicidaire et étreint par la peur, dont les infamies n'avaient pour autre objet que d'attirer à lui un funeste châtement, attendu comme une libération désirable. Un peu moins de quarante ans plus tard, en 1967, Joseph Lucas, pour sa part, attribuait les troubles de Caligula à un déséquilibre entre ses pulsions instinctives, son « ça », et sa structure morale et inhibitrice, son « surmoi » ; s'inspirant du récit fort lacunaire de ses premières années, il pouvait par ailleurs écrire que, « psychanalytiquement, [son] cheminement est comparable à celui du Marquis de Sade, qui, enfermé pendant plus de dix ans dans des conditions particulièrement douloureuses, se retourna contre le mal qui lui avait été fait en s'identifiant à ce mal » (Lucas 1967, p. 171).

Usant également de désuètes classifications psychiatriques, J. Lucas affirmait en outre que l'empereur combinait en lui seul les traits propres à trois catégories de névrosés ; sa personnalité aurait en effet relevé à la fois de celle du *geltungssüchtig*, « atteint de la manie vaine et orgueilleuse de se faire remarquer », de celle du fanatico-querulant, « qui développe des mouvements paranoïdes en réaction à l'expérience vécue », ainsi que de celle du psychopathe explosif, souffrant d'« incontinence affective ». Il y a peu enfin, en 2013, trois psychiatres italiens profitaient du catalogue d'une exposition organisée à l'occasion du deuxième millénaire de la naissance de Caligula – étrange idée, notons-le, que de célébrer ainsi en grande pompe la mémoire d'un personnage volontiers considéré par la postérité comme le plus cruel des despotes ! – pour passer sa psyché au crible de l'analyse jungienne. Les conclusions auxquelles ils sont parvenus ne sauraient toutefois surprendre puisqu'elles font non seulement écho à la vision autrefois défendue par Hanns Sachs, mais reflètent également les préoccupations existentielles qu'ont parfois fait porter au souverain les dramaturges du XX^e siècle, au premier rang desquels Albert Camus : selon eux, Caligula aurait en effet été « un empereur psychiquement instable, perturbé, enclin à la cruauté et au cynisme »,

mais aussi « un homme à la fois seul et fragile, affecté d'un grand vide intérieur [et] victime de son propre délire de pouvoir absolu » (Coarelli, Ghini 2013, p. 332).

Toutes les études que nous venons de citer, qu'elles soient historiques, médicales ou inspirées par la psychanalyse, sont donc fondées sur le postulat suivant lequel il n'y aurait pas de raison de mettre en doute ce que rapportent les sources anciennes à propos de Caligula, à part peut-être à la marge ; et si les auteurs de certaines d'entre elles trouvent d'une certaine manière à excuser les excès de l'empereur, soit en arguant du fait que son discernement était aboli par quelque affection mentale, soit en invoquant les ravages qu'auraient infligés à son « moi » les traumatismes de l'enfance, il n'en demeure pas moins qu'ils ne remettent jamais fondamentalement en cause la réalité des atrocités qu'il aurait commises.

Une seconde approche se développe toutefois dès le début du XX^e siècle, jusqu'à devenir progressivement dominante au sein des études caliguléennes, du moins celles qui relèvent du domaine de l'histoire académique : prenant le contre-pied de la précédente attitude, elle tend à considérer avec la plus grande des méfiances le témoignage des Anciens.

En 1903, Hugo Willrich faisait paraître dans la revue *Klio* trois articles traitant du règne de Caligula, lesquels, une fois assemblés, formaient la plus longue et la plus exhaustive des études consacrées jusque-là au souverain. Alliant une documentation solide à un tout aussi solide esprit critique, elle devait du reste faire autorité durant plusieurs décennies. Le postulat sur lequel reposait le travail de l'historien allemand peut être fort simplement résumé : les sources dont on dispose à propos de Caligula ne sont guère que le reflet d'une tradition qui lui fut profondément hostile et qui avait tout intérêt à le présenter comme le modèle même du despote. Cet axiome posé, H. Willrich proposait une réhabilitation en règle de l'empereur. Ses dépravations ? Elles sont certainement imaginaires, écrivait-il. Ses crimes ? Selon lui, des potins sans fondement pour la plupart ; quant à ceux dont la réalité est indéniable, ils se justifiaient soit par la « raison d'État », soit par l'existence de conjurations. Et surtout,

ces accusations étaient destinées à faire oublier son œuvre, qui ne fut pas celle d'un autocrate fou et prodigue, mais celle d'un réformateur.

Cette volonté de disculper Caligula des forfaits que la tradition lui attribue, ainsi que de réévaluer son action à la tête de l'Empire, on les retrouve intactes trente ans plus tard dans la biographie écrite par l'Anglais John Percy Vyvian Dacre Balsdon, publiée en 1934 et qui devait, quant à elle, faire référence dans le monde anglo-saxon durant plus d'un demi-siècle. Elles transparaissent dans le titre même de l'ouvrage, intitulé *The Emperor Gaius*. L'éminent professeur d'Oxford entendait en effet rendre au souverain son vrai nom, celui de Caius Caesar, et faire oublier de la sorte celui qui lui fut donné enfant, Caligula, un surnom que lui-même jugeait indigne, ainsi que nous l'apprend Sénèque, et qui fut constamment utilisé par ses détracteurs afin de lui dénier toute légitimité à occuper le trône impérial. Le titre du livre publié en 1975 par Roland Auguet, *Caligula ou le pouvoir à vingt ans*, est également révélateur. Qui, en effet, n'a pas commis d'erreur à vingt ans ? Celle de Caius, écrivait l'auteur, fut d'être ce que sont bien des jeunes gens de cet âge, mêlant à la fois arrogance et sincérité, inexpérience et audace ; mais cette erreur, il devait pour sa part la payer de sa vie car son tempérament excessif, ses maladresses aussi, allaient avoir pour conséquence d'exciter l'hostilité des favoris du système, cette « aristocratie perfide et envieuse » qui dominait le sénat et souhaitait conserver ses privilèges, au besoin en usant de l'arme du complot. Aux yeux de R. Auguet, le jeune prince, cet « homme de cœur » comme il le surnommait, est donc moins à blâmer qu'à plaindre :

Les faits [...] ne donnent pas l'impression que ce règne ait obéi à la loi mystérieuse et loufoque d'une quelconque démente, mais bien plutôt à la logique la plus terre à terre et la plus implacable : celle de la lutte pour le pouvoir. Une chose est certaine : Caligula fut, dans cette lutte, plutôt la victime que le bourreau. Il ne s'agit pas de lui mettre une auréole, ni de faire oublier qu'il fut un tyran : il l'a été, comme

presque tous les empereurs romains [...]. Mais un tyran malheureux, qui frappa presque toujours sous la menace [...].

Reste à savoir comment on peut concilier cette interprétation logique et raisonnable dans son principe avec les horreurs, les turpitudes et les incohérences que nous rapportent les historiens latins [...]. Ce décalage, ou plutôt cette contradiction criante, s'explique tout simplement par le fait que [...] les historiens en question nous ont transmis des événements une version hautement fantaisiste : on dirait qu'ils ont recopié, avec le plus grand sérieux, les plaisanteries, et les plaisanteries seulement, d'un Canard Enchaîné d'obédience sénatoriale.

Auguet 1975, p. 163-164.

R. Auguet se défendait de vouloir réhabiliter Caligula ; chaque ligne de son ouvrage le dément pourtant, et non sans talent. Cette affirmation, on la rencontre également dans bien d'autres livres publiés dans les dernières décennies ; et il est rare qu'elle ne soit pas également contredite par les conclusions auxquelles parviennent leurs auteurs. Dans sa biographie parue en 2003, l'historien allemand Aloys Winterling présente ainsi Caligula comme un empereur en rupture avec ses prédécesseurs, décidé à mettre fin à la fiction instaurée par le fondateur du régime, Octave Auguste, laquelle laissait hypocritement croire à l'existence d'un partage du pouvoir entre le souverain et l'aristocratie sénatoriale. Dans une autre biographie publiée deux ans plus tard seulement, Sam Wilkinson adoptait à peu près le même point de vue :

L'érudition moderne n'a pas été trop loin en montrant Caius tel qu'il fut vraiment : un empereur compétent, jeune et intelligent dont la mort survint parce qu'il voulait régner pleinement, comme il seyait à un empereur. Il avait une idée claire de ce que signifiait gouverner l'Empire, une idée qui excluait le sénat de tout véritable exercice du pouvoir.

Wilkinson 2005, p. 80.